

La deuxième vie canadienne d'Olivier Cousin

Que deviens-tu... Olivier Cousin ? L'entraîneur emblématique de l'Ujap Quimper pendant onze ans s'est reconverti dans le recrutement au Canada. Sans aucun regret ni manque par rapport à sa vie antérieure.

Gros plan

Le basket n'était que sa « première vie ». Près de 20 années à arpenter les parquets, à goûter aux succès et aux déceptions inhérents au haut niveau. À accompagner l'ascension de l'Ujap Quimper de la N2 jusqu'aux portes de la Pro A en 2007, qui restèrent fermées. Tout comme les opportunités de s'installer durablement parmi le gratin à Pau-Orthez puis Limoges. Jusqu'à dire stop, presque du jour au lendemain. Lorsqu'au printemps 2012, Olivier Cousin annonce son départ définitif d'une Ujap au bord de la relégation en N1, on sent poindre la lassitude dans sa voix. C'est peu de le dire, puisque le Choletais a déjà une idée de ce que sera son avenir. Celui-ci sera loin du sport... et de la France.

Il profite alors d'une année sabbatique pour creuser avec les siens le sujet d'une deuxième vie à l'étranger. Et le choix familial se porte sur le Québec, « déjà parce qu'il y a des accords avec la France pour ce qui est de la scolarité et du travail. Et la langue, pour l'intégration de nos jeunes enfants (11 et 9 ans à l'époque), était importante. » En mars 2013, le paternel vient en repérage durant trois semaines à Montréal, histoire de tâter le terrain. Avant de faire le grand saut l'été suivant. « Au moins pour deux ou trois ans », se dit alors la famille Cousin. Près de six ans plus tard, elle a pris racine au pays de la feuille d'érable.

Dans les actes, Olivier Cousin ne tourne pas tout de suite le dos à son sport. Ses deux premières années canadiennes, il les vit en tant que

responsable basket au Cégep Saint-Jérôme, l'équivalent canadien d'un lycée. Mais, il l'admet volontiers, le job n'est qu'alimentaire : « Si on veut rester plus de six mois au Canada et devenir résident permanent, il faut impérativement avoir un permis de travail. Ma porte d'entrée ne pouvait être que le basket, sachant que je n'avais fait que ça avant. » En même temps qu'il planche sur sa reconversion, il profite des tranches de vie locale : « C'était juste un passage obligé mais j'ai pris beaucoup de plaisir, même si on n'a pas gagné beaucoup de matches (fries). C'était une expérience sympa, qui n'avait rien à voir avec ce que j'avais fait pendant 20 ans. »

« On est en train de finaliser notre double citoyenneté. »

Cela tombe bien, il était venu pour cela. Mais une fois son permis de travail délivré et son statut de résident permanent obtenu, il s'attaque aux choses sérieuses et chasse la bonne opportunité. Elle arrive finalement en 2016, via un poste de... chasseur de têtes. « Quand on immigré, il ne faut pas penser que ça se passe comme dans les émissions de télé où tout vous est donné, fait-il remarquer. Avec ma famille, on est repartis de zéro. Ce travail dans le recrutement en a été la parfaite illustration. C'était de très grosses semaines, avec beaucoup d'heures, mais cela



Olivier Cousin, à gauche sur le banc de l'Ujap Quimper en 2012, à droite au Mont-Royal de Montréal.



a été très formateur. » Tellement formateur qu'au bout de dix mois, il se fait lui-même « chasser » par la firme Recrutement 4IT inc., friande d'employés français, dans le centre-ville de Montréal. « C'est marrant car ils ont tapé mon nom sur Wikipédia donc ce que j'avais fait avant leur parlait un peu. »

Encore six mois de plus et il en devient directeur de comptes, tout en restant chasseur de têtes avec de

nouvelles spécialités dans l'architecture et l'ingénierie. Vous l'aurez compris, en Amérique du Nord, l'ascenseur social peut aller très vite dans les deux sens. « C'est vrai qu'on donne leur chance aux gens, affirme Cousin. Par contre, ce n'est pas le cliché qu'on peut entendre ou lire : si vous n'êtes pas bon, vous êtes dehors le lendemain. Il n'y a pas de préavis de quinze jours ou trois semaines. À l'inverse, on peut évo-

luer très rapidement si on montre de la bonne volonté. » Aujourd'hui, à 48 ans, l'ancien entraîneur en est convaincu : il a trouvé sa voie.

« Même si ça fait peu de temps, je suis aussi fier de ce qu'on a réussi à faire en famille que de ma carrière précédente. Je n'ai pas l'impression d'aller au travail en me levant le matin et ça, c'est un luxe. Mes dernières années en tant que coach, ce n'était pas forcément le

cas », avoue-t-il. Devenu Montréalais jusqu'au bout des ongles, il a notamment pu se faire aux amplitudes thermiques locales (de -35 °C l'hiver à +35 °C l'été). Et s'amuser à distance des chutes de neige en France ainsi que de leurs conséquences : « Quand je suis arrivé tout seul en 2013, j'avais pris le bus pour rejoindre le bon terminal à l'aéroport de Roissy et on avait failli ne pas arriver à cause de 10 cm de neige. »

Il ne lui manque désormais plus qu'un bout de papier pour achever son intégration : la citoyenneté canadienne. Mais là encore, les choses vont vite. « On est justement en train de finaliser notre double citoyenneté (sa dernière épreuve, un test de connaissance du Canada, avait lieu mardi 19 mars). Notre objectif était que nos enfants aient le choix de faire leur propre vie. On ne leur aura peut-être laissé grand-chose mais on leur aura au moins laissé deux passeports. »

Le retour dans le basket n'est donc pas pour demain. À l'écouter, il n'arrivera peut-être jamais : « J'étais arrivé au sentiment que c'était la fin et comme pour toute ma carrière, quand je prends une décision, je m'y tiens. » Seule trace des parquets à avoir traversé l'Atlantique, son trophée de meilleur entraîneur de Pro B en 2007 (l'une de ses deux distinctions individuelles avec celle du meilleur coach de N1 en 2004) est conservé comme une relique dans son bureau de travail. Pour le reste, il y a les souvenirs. Ceux d'une ancienne vie.

Pierre LE GALL.